

JOURNÉE DE PRINTEMPS

Le samedi 15 juin 2002 s'est tenue à la Maison Heinrich Heine, à la Cité universitaire de Paris, la Journée de printemps organisée par ATLAS. Elle était intitulée cette année « Traduire le voyage ». Après l'ouverture de la journée par Monsieur Heinrich Harder, directeur de la Maison Heinrich Heine, et une présentation générale du thème par Marie-Claire Pasquier, présidente d'ATLAS, les participants se sont répartis entre les différents ateliers proposés : anglais avec Marie-Claude Peugeot, espagnol avec André Gabastou, suédois avec Vincent Fournier et thématique avec Jacques Chabert et Marie-Claire Pasquier.

L'après-midi, après une conférence de Laure Troubetzkoy sur les « Enjeux du récit de voyage chez les écrivains russes », le travail en ateliers a repris : allemand avec Hans Hartje, italien avec Françoise Brun et russe avec Hélène Henry. L'atelier d'écriture était animé par Jean Guiloineau. La journée s'est terminée par un verre amical.

Jacques Chabert

Écrivain-bourlingueur

On ne peut traiter ce beau sujet, « Traduire le voyage », sans mentionner ce mouvement littéraire né à la fin des années 1970, le *travel writing*, l'écriture de voyage, au sein duquel les auteurs anglo-saxons ont joué un grand rôle. On sait l'importance qu'a prise au fil des ans le festival « Étonnants voyageurs » de Saint-Malo que dirige Michel Le Bris. J'ai eu l'occasion et la chance d'accompagner cette mouvance en traduisant notamment des livres de Jonathan Raban, Peter Matthiessen, Redmond O'Hanlon et, surtout, la presque totalité de l'œuvre de celui que beaucoup s'accordent à reconnaître comme le chef de file de cette génération, l'Anglais Bruce Chatwin.

La décennie d'errances aventureuses qui suivit mes études sorbonnards et me conduisit en Amazonie et autres contrées reculées me permit de me retrouver d'emblée en territoire familier dans l'univers de Bruce Chatwin, tel qu'il se présente dans son premier livre, *En Patagonie*. Les rencontres avec les exilés et les déracinés, la recherche du bout du monde et de soi-même dans de grands espaces nus et illimités, le regard distancié porté sur le voyage, le goût des couleurs et une vision picturale des paysages, ce furent là autant de points communs qui établirent une connivence entre l'auteur et son traducteur.

Ce fils spirituel de Cendrars entreprit ce voyage dans les confins mélancoliques du monde à la recherche d'un rêve d'enfance matérialisé par un bout de peau « ressemblant à un morceau de nougat poilu ». Ce qu'il avait pris pour un reste de brontosauve s'avéra être le vestige d'un gigantesque paresseux géant disparu il y a quelques milliers d'années dans une grotte du fjord d'Ultima Esperanza. Le journal de bord de ce « bourlingueur aérien,

disert et menteur » – pour reprendre l’expression de mon compagnon des pérégrinations lointaines, l’écrivain-voyageur Jacques Meunier – nous emmène vers les solitudes glacées de l’extrême Sud à la découverte d’une collection de personnages insolites et fantasques qui, par leur étrangeté, donnent à la réalité une véritable dimension romanesque.

Alerté de ses passages toujours fugaces à Paris par Ariane Fasquelle des éditions Grasset, son éditeur français, j’ai rencontré Bruce à plusieurs reprises, et, dans mon appartement parisien, nous travaillions ensemble sur ses textes. Il accordait une grande importance à la sonorité des phrases et m’a lu à haute voix plusieurs passages, par exemple cette courte prose rythmée qu’il avait composée sur cet ancien nazi, inventeur du four crématoire ambulante et recyclé dans l’industrie du crabe, dont il avait retrouvé la trace (*En Patagonie*, 1996). Les premières phrases de ce livre qui lui paraissaient essentielles connurent ainsi plusieurs moutures avant que nous nous mîmes d’accord sur la version définitive. Ce travail minutieux en collaboration avec un auteur est une expérience que je n’ai eu qu’exceptionnellement l’occasion de renouveler.

Restlessness : voilà bien un mot typiquement chatwinien et qui pose problème au traducteur. « Bougeotte », trop familier, évoque plus l’instabilité enfantine que ce désir irrépressible de se déplacer dont Bruce Chatwin tout au long de son œuvre a tenté de percer le mystère et qu’il considérait comme une composante essentielle de l’esprit humain. Pour son cas personnel, il en faisait remonter l’origine à une enfance itinérante dans les désordres de la Seconde Guerre mondiale.

Lors de cette trop courte session de printemps d’ATLAS, où j’ai bénéficié de l’aide éclairée de Marie-Claire Pasquier, nous nous sommes limités à ce premier ouvrage de Chatwin, mais certains considèrent *Le Chant des Pistes*, comme le chef-d’œuvre de l’écrivain. Ce curieux livre est le résultat de plusieurs voyages en Australie – dont l’un en compagnie de Salman Rushdie – ramassé en un seul récit fictif en forme d’enquête sur les itinéraires chantés, les *songlines* pour reprendre le titre original du livre. Les aborigènes australiens ont tracé sur tout le territoire australien ces parcours auxquels seuls les initiés ont accès. « Au temps du rêve », leurs ancêtres totémiques ont fait venir le monde à l’existence en chantant tout ce qu’ils ont croisé en chemin, animaux, rochers, trous d’eau.

Des voyages australiens de Bruce Chatwin est né un style inédit de narration où s’entremêlent commentaires philosophiques et analyses des découvertes en sciences humaines, descriptions et portraits, dialogues et

aphorismes... C'est au beau milieu du livre, en plein désert australien, que Chatwin dévoile pour nous les trésors rassemblés dans ses carnets de route à tranche violette et à couverture de moleskine noire – il les achetait à Paris et regrettait leur disparition, mais j'ai appris lors de cette réunion d'ATLAS qu'ils étaient de nouveau disponibles ! Et le livre s'achève sur une scène, peut-être prémonitoire, où la mort apparaît comme une réconciliation et une espérance.

Chatwin nous a quittés en 1989, à l'âge de 48 ans, alors qu'il avait bien d'autres projets en tête et s'apprêtait à nous étonner comme il l'avait toujours fait à chacun de ses livres. Son dernier roman, *Utz*, dont le personnage principal est un collectionneur de porcelaine de la *Mitteleuropa* est sans doute l'œuvre qui laisse le plus entrevoir vers quelles étranges contrées de l'âme humaine Chatwin avait l'intention de nous entraîner.

Traduire Chatwin fut pour moi une expérience inoubliable durant laquelle je me suis efforcé de suivre l'itinéraire littéraire passionnant et sinueux (le patronyme Chatwin viendrait du vieil anglais *chette wynde*, « chemin sinueux ») de cet homme-tourbillon, de cette victime, comme Baudelaire, de « la grande maladie : l'horreur du domicile ». Avant de partir, il nous a laissé à tous ce message : il faut marcher pour connaître le monde, marcher les yeux grands ouverts.